

PIERRE DESHUSSES

Si les morts se mettaient à parler, de quoi discuteraient-ils ? De la vie, évidemment. Cette réponse en forme de pari, l'écrivain autrichien Robert Seethaler en fait le cœur de son nouveau roman, *Le Champ* – titre aussi bref qu'il nous emporte loin. « Le champ » est en effet le nom employé par les gens de la petite ville (fictive) de Paulstadt pour désigner l'ancien cimetière : un endroit calme, presque à l'abandon, mais où, à l'écart de l'animation citadine, bruissent des voix parfaitement audibles pour qui sait les entendre. C'est le cas de « l'homme » que l'on découvre dans le premier chapitre, un être sans nom, universel, qui aime venir s'asseoir « sur un banc sous un bouleau tordu » et qui, dans le silence de son imagination, donne voix aux défunts.

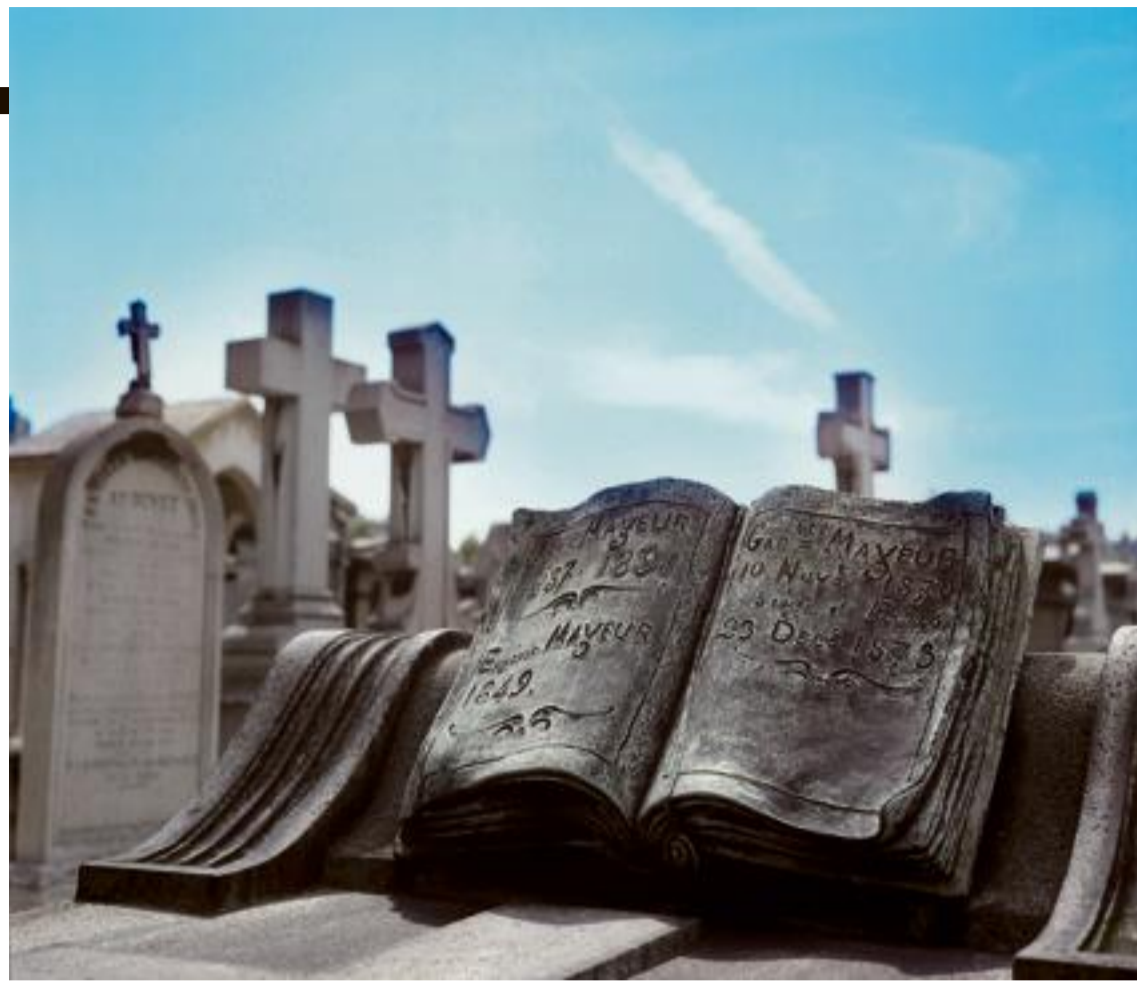
Si l'on s'attend à un livre triste, on en est pour ses frais. En vingt-neuf chapitres d'inégale longueur – de deux simples mots (mais quels mots !) à une vingtaine de pages –, chacun consacré à une personne ayant vécu à Paulstadt depuis la fin de la seconde guerre mondiale, Seethaler fait revivre des existences, dévoile leurs faces cachées, exprime des espoirs, des regrets, des joies. Si bien qu'on a parfois l'impression de regarder tous ces destins par le trou d'une serrure : celle de la porte d'un paradis sans Dieu.

Cette absence de Dieu est d'ailleurs « l'horrible vérité » que découvre le curé de Paulstadt à l'aube d'un jour d'été. Pour autant, confiée ce dernier, « je n'ai pas sombré dans le désespoir, la paix s'est répandue en moi. Je me suis senti libre et léger, pour un peu j'aurais éclaté de rire en pleine rue ». D'un pas décidé, il rejoint alors son église – et y met le feu. On retrouvera son corps calciné parmi les décombres. Ce geste d'apparente folie fait longtemps jaser, et plus d'une voix s'y réfère au fil du livre, pour dire son incompréhension ou abonder au contraire dans son sens. Comme Navid Al-Bakri, qui fut marchand de légumes, originaire d'un pays du Maghreb jamais nommé : « Sur ma tombe est écrit : Dieu est grand et nous sommes ses enfants. Je me demande qui diable a bien pu y graver ça. Je suis le fils de ma mère et de mon père... Dieu, moi, je ne l'ai jamais rencontré. »

**LE CHAMP**  
(Das Feld),  
de Robert  
Seethaler,  
traduit de  
l'allemand  
(Autriche) par  
Elisabeth Landes,  
Sabine Wespieser,  
280 p., 21 €.

**Un possible au-delà**

De portrait en portrait, de voix en voix, le doute court comme un fil rouge à travers les pages. Le doute, le grand doute, celui qui concerne un possible au-delà, car le roman, même s'il ne livre que des fragments d'autobiographies, parfois même seulement le détail d'une vie, est toujours solidement ancré dans le réel. Journaliste, femme du monde, institutrice, prostituée occasionnelle, mécanicien... aucun des personnages ne croit à la transcendance. Pas plus l'homme du début, que l'on finit par retrouver dans le dernier portrait, où l'auteur lui donne enfin un nom. C'est d'ailleurs lui qui conclut : « Réfléchir à la mort de son vivant. Une fois mort, parler de la vie. A quoi bon ? Les vivants n'entendent rien à la première ni les morts à la seconde. Il y a des



PIERRE OLIVIER DESCHAMPS/AGENCE VU

Avec « Le Champ », l'écrivain autrichien Robert Seethaler signe un splendide roman polyphonique qui parle de l'existence – depuis le cimetière

## Les morts parlent à qui sait les écouter

pressentiments. Il y a des souvenirs. Les uns et les autres peuvent tromper. »

Ce qui ne trompe pas, en revanche, c'est le talent de Robert Seethaler. Après *Le Tabac Tresniek* et *Une vie entière* (Sabine Wespieser, 2014 et 2015), ce troisième roman est à nouveau une réussite. Seethaler a non seulement le savoir-faire mais, dirait-on, « l'instinct » pour évoquer, sans bavardage ni lourdeur, un paysage, une ambiance, une humeur, une attitude, dans un style très bien servi par la traduction. Certes, il ne nous donne pas à entendre vingt-neuf voix différentes. Mais même le meilleur des auteurs ne saurait créer vingt-neuf styles d'expression distincts. Ce qui ici fait la distinction entre les personnages est de nature plus profonde : c'est la liberté que chacun découvre dans sa propre parole, sa façon d'exprimer l'intime. Que ce soit l'épouse qui émet des reproches d'outre-tombe à son mari, l'homme qui décrit la femme idéale ou le curé qui clame sa folie, on est chaque fois confronté à une parole de liberté et de vérité. Chacun « parle vrai » parce qu'il est libéré du corps, du poids physique de l'existence, parce qu'il n'est plus que pensées et émotions, et surtout parce qu'il s'est délesté de la peur qui

réfrène ou contraint au conformisme, aux convenances, aux feintes rébellions.

A tel point que, en suivant Robert Seethaler, on en viendrait presque à se demander si la littérature authentique ne serait pas la parole des morts, qui met au jour ce que chacun s'efforce d'étouffer de son vivant. ■

**EXTRAIT**

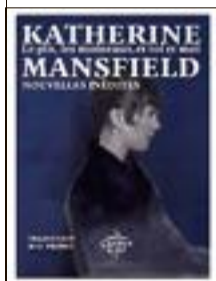
« Une dame doit constamment porter un masque de fard et de fierté, il est si lourd qu'on ploie sous la charge. Le fard et la fierté ont fait saillir mes omoplates, elles ont fini par se décoller comme des ailes rognées.

J'aurais bien aimé filer au-dessus des champs comme les hirondelles. Ou au moins zigzaguer comme les papillons. Ils sont tout fous au printemps. C'est si beau qu'on croirait presque en Dieu. Mais ça n'avancerait à rien non plus. La beauté des papillons n'a pas besoin de Dieu. Elle, elle existe réellement. Mon élégance n'était pas innée. Quand je déambulais, jeune fille, devant la glace dans les chaussures de bal de ma mère, j'étais plutôt grande et replète, assez lourdaude au fond, et je chaussais deux pointures de plus. La nature ne m'avait pas gâtée comme Greta Garbo ou Thea Bobrikova. Mon élégance fut durement acquise, mais, pour Paulstadt, elle a suffi. De temps à autre j'aurais bien aimé prieur. »

LE CHAMP, PAGES 214-215

**Katherine Mansfield, instants de vie**

Quelle bonne idée de remettre Katherine Mansfield au goût du jour. Née en Nouvelle-Zélande en 1888 et morte en France, de la tuberculose, en 1923, l'auteure de *Bliss* (1918) est une nouvelliste hors pair. Depuis l'édition en anglais de son œuvre complète, entre 2012 et 2016, on sait qu'elle compte à son actif plus de 200 fictions brèves. Ce sont 32 d'entre elles, toutes inédites en français, qui sont réunies ici. Ecrites entre 1898 et 1917, elles sont donc antérieures à la fameuse année 1922 – celle du « miracle moderniste anglo-américain » qui, comme le rappelle Anne Besnault dans sa postface, vit la publication quasi simultanée de *La Terre vaine*, de T. S. Eliot, d'*Ulysse*, de Joyce, de *La Chambre de Jacob*, de Virginia Woolf, ainsi que du recueil le plus célèbre de Mansfield, *La Garden-Party*. Certaines pourtant sont déjà porteuses de ces germes modernistes alliés à un art admirable de cristalliser des instants de vie. Comme celui qui donne son titre au recueil, « Le Pin, les moineaux, et toi et moi », sur les funérailles de trois moineaux morts. ■



**FLORENCE NOUVILLE**  
► **Le Pin, les moineaux, et toi et moi**, de Katherine Mansfield, traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Marie-Odile Probst, Le Chemin de fer, 282 p., 23 €.

**L'intruse**

Après la mort accidentelle du chef de famille, la maison familiale est mise en vente. Une suite de visites décevantes menace la réalisation du projet lorsque arrive une étrangère qui non seulement ne marchandise pas, mais souhaite que les occupants actuels restent dans les lieux. Comme il se fait tard, la femme est hébergée pour la nuit. Logée dans la chambre d'amis, elle ouvre une boîte remplie de photos – et le passé défile sous ses yeux. Car elle n'est autre que la première épouse du défunt, celle que tout le monde croyait morte depuis vingt ans, victime d'une noyade. Sur cette trame romanesque, Marlen Haushofer (1920-1970), surtout connue comme l'auteure du *Mur invisible* (Actes Sud, 1992), brosse un portrait inspiré, enrichi de touches autobiographiques. Celui d'une idéaliste qui, convaincue d'être une intruse dans l'existence,



s'est toujours crue incapable d'aimer. ■ **P. D.**  
► **Une poignée de vies** (Eine Handvoll Leben), de Marlen Haushofer, traduit de l'allemand (Autriche) par Jacqueline Chambon, Jacqueline Chambon, 188 p., 19 €.

## Crépuscule sur un petit coin de campagne en Finlande

Aki Ollikainen décrit la fin d'un monde sans histoire, rythmé par la succession des naissances et des morts. « Pastorale », élégiaque

ELENA BALZAMO

Il y a plusieurs façons de présenter la vie à la campagne. Depuis Virgile et ses *Bucoliques* (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) jusqu'à Houellebecq et *Sérotinisme* (Flammarion, 2019), en passant par *La Terre*, de Zola (1887), et *Le Don paisible*, de Cholokhov (1928), la vie paysanne apparaît tantôt comme une existence paradisiaque, tantôt comme un enfer ravagé par des luttes sauvages. Celle que dépeint Aki Ollikainen dans *Pastorale* n'a, quant à elle,

rien de commun avec l'une ou l'autre de ces visions.

L'action du roman – dans la mesure où l'on peut parler d'« action » à propos d'un récit où rien ne bouge tout en étant en perpétuel mouvement – se déroule de nos jours, en Finlande, au bord d'un grand lac. Deux fermes abritant trois générations, dont quatre couples et un célibataire, forment un petit univers à la fois clos et ouvert sur l'extérieur, en communion avec la nature.

Chacun vaque à sa besogne : on prend soin des moutons, on pêche le brochet, on arrache les mauvaises herbes, on porte du bois pour chauffer le sauna, on se lave, on se parle, on s'aime... ou pas. Pendant ce temps, une

libellule s'extrait de son enveloppe larvaire et déploie ses ailes, pour vivre encore une semaine, un agneau muet de naissance se blottit dans les bras de son maître, un père se prélassait au soleil dont elle a besoin pour accélérer la gestation...

Ce monde, ni idyllique ni infernal, est menacé. Non par le réchauffement climatique, la législation de l'Union européenne ou les appétits des lobbys agro-industriels. Mais parce qu'il s'est tellement réduit qu'il a atteint le seuil en deçà duquel il se voit condamné à rétrécir toujours davantage, jusqu'à finalement dis-

paraître. En effet, partie intégrante de la nature, il obéit à ses lois et évolue selon le cycle éternel comprenant la naissance, la croissance, le déclin et la mort. Le personnage le plus pathétique du livre est la vieille femme atteinte de la maladie d'Alzheimer, épouse d'un des paysans. Depuis longtemps, elle ne

dit plus un mot sensé, elle est « inutile » et source de soucis permanents pour les siens, mais elle est également attachante, et tout aussi magnifique que sa petite-fille de 16 ans, parce qu'elle fait partie d'un univers qui, sans elle, serait incomplet.

**Un univers en communion avec la nature**

Dans le lac vit un brochet, il s'appelle Kronos. Si l'on arrive à l'attraper, un autre prend aussitôt sa place (et son nom) et se met à rôder dans les eaux translucides. Un loup erre dans la forêt, et on a beau clôturer les pâturages, il finira par y pénétrer. Deux corbeaux voltigent dans les airs – ne seraient-ils pas les messagers Hugin et Munin, ceux qui renseignent Odin, le principal dieu de la mythologie nordique, sur ce qui se passe dans le monde ? Désormais, leur rayon d'action s'est singulièrement amenuisé lui aussi : ils n'ont plus leur place sur une planète globalisée. Le lecteur n'est pas obligé de reconnaître les renvois aux mythes scandinaves ni les

allusions à l'histoire de la Finlande qui parsèment ces pages pour ressentir la dimension philosophique du récit. Œuvre d'un styliste décidément hors pair – on avait déjà repéré la virtuosité d'Aki Ollikainen dans son précédent ouvrage, *La Faim blanche* (Héloïse d'Ormesson, 2016) –, *Pastorale*, qui aurait pu tout aussi bien s'appeler « Requiem », est surtout une longue méditation, nostalgique et poignante, sur l'insoutenable fragilité de l'être. ■

► **PASTORALE** (Pastoraali), d'Aki Ollikainen, traduit du finlandais par Claire Saint-Germain, Héloïse d'Ormesson, 144 p., 16 €.